

PRIX DE L'ABONNEMENT

COURRIER DU CANADA

CANADA	Un an.....	\$3.00
ET	Six mois.....	1.50
ÉTATS-UNIS	Quatre mois.....	1.00

ANGLAETERRE	Un an.....	\$4.00
ET	Six mois.....	2.00
FRANCE	Trois mois.....	1.00

FRANCE	Un an.....	\$4.00
ET	Six mois.....	2.00
FRANCE	Trois mois.....	1.00

JOURNAL DES CAMPAGNES

Par quinzaine	\$1.00
Pour l'étranger	1.50

TH. S. CHAPUIS, Directeur-Propriétaire.

Feuilleton du COURRIER DU CANADA

3 SEPTEMBRE 1892.—No 21

L'E

SERMENT DE RÉGINE

(SUITE)

Pendant les jours qui précéderont son départ, Philomène balaya, frotta, épousseta, comme si ce nettoyage extraordinaire avait dû suffire pour six mois. Non seulement elle s'imaginait épargner la peine à sa chère maîtresse, mais cette agitation avait surtout pour but de refouler son chagrin tout au fond de son âme. Il était bien là, il devait y rester et ne pas s'aviser de monter à ses lèvres.

Au moment du départ, son pauvre cœur comprimé se souleva tout à coup, les sanglots l'étouffaient et, de peur d'éclater, elle abrégea les adieux et s'enfuit en criant : « A bientôt ! »

Elle laissait un grand vide après elle. Son activité, ses paroles toujours confiantes manquaient à la mère de famille. M. Clayet prêtait machinalement l'oreille, croyant entendre son pas s'élancer ou le refrain qu'en dépit de son chagrin elle fredonnait souvent dans sa cuisine. Petit Pierre la demandait et Henriette dit un jour à sa mère :

— Ne restons pas à Paris, maman. On n'y mange que de mauvaises choses et Philomène n'y est plus. Allons-nous-en à Pont-de-l'Ause.

Ce mois fut marqué par de grandes privations : Georges manqua plusieurs fois de travail, Mme Clayet avait beau s'acharner à la couture, il fallut supprimer les petits plats de son cher aveugle et les enfants glottèrent derrière la porte refroidie.

Un matin, la pauvre mère s'éveilla la tête lourde et les membres endoloris : devant ses yeux fatigués passaient et repassaient des lueurs rouges, des oreilles lui tintaient, ses jambes lui refusèrent leur service, elle dut se remettre au lit. Hélas ! elle s'était surmenée et en portait la peine.

Georges fut effrayé en lui voyant les joues enflammées et les prunelles hardies : son inquiétude ne fit que s'accroître pendant la matinée et dans l'après-midi il alla chercher un médecin.

Ce fut le prélude d'une fièvre cérébrale. Le délire s'empara de Mme Clayet et sa tête lassée ne put supporter aucun bruit. Les plus jeunes enfants, relégués dans le salon, y jouaient tout doucement et n'obtenaient qu'une fois par jour la permission d'entrer sur la pointe du pied dans la chambre de la malade qui ne les reconnaissait pas. Philomène tomba un matin au milieu de cette désolation ; elle parlait déjà de planter là ses nombreux maîtres, Georges dut lui démontrer la folie de cette action : la maladie entraîne tant de dépenses après elle ! plus que jamais la pauvre famille avait besoin du gain de la servante dévouée.

Edith était devenue la maîtresse de maison. Georges lui avait confié le cahier de sa mère, et elle s'acquittait de sa tâche avec une gravité et une application inaltérables. Madeleine partageait avec elle le soin de la malade pendant la journée. Georges s'était réservé les nuits, mais souvent il dut céder sa place à Edouard qui descendait, un livre à la main.

— Va te coucher, disait l'étudiant, tu es harassé, j'en suis sûr, et ne t'imagines pas que je fais un acte méritoire en veillant près de ta mère. Il faut que je prépare mon examen, je passerai la nuit à lire dans cette chambre bien chaude.

Fernand était chargé de distraire M. Clayet qui restait volontiers affaissé dans son fauteuil, près de sa chère Clémentine dont il cherchait la main brûlante pour la baiser.

Ru ces moments-là, Fernand, voyant sa tête courbée et les larmes qui roulaient sur ses joues, lui apportait sa canne et l'emmenait au dehors ; l'air vif et le mouvement forcé dissipait les pensées désolantes du pauvre homme et une courte station à l'église lui rendait l'espérance.

Un soir enfin, le délire cessa. Mme Clayet laissa tomber sur Edith et Madeleine un regard lucide.

— Mes chères petites filles... murmura-t-elle.

A ce mot, M. Clayet, Georges et Fernand accoururent ; elle essaya de leur sourire et reprit :

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas.

— Oui, chère amie, répondit son mari en pleurant de joie ; mais te voilà sauvée, puisque tu nous reconnais.

Elle sourit encore et demanda à embrasser ses petits enfants ; puis, sur l'invitation de Georges, elle ferma docilement les yeux ; son sommeil fut aussi profond que paisible et, le lendemain, le docteur déclara que le danger était conjuré.

CHAPITRE XI

— La neige ! dit Georges en s'appuyant sur le rebord de la fenêtre.

On était aux premiers jours de mars. L'hiver se prolongeait singulièrement, le froid était piquant comme en décembre et, après de fortes gelées, voici que la terre et les toits s'étaient revêtus d'un manteau blouissant, mais souverainement triste. Le jeune homme contempla quelques instants ce morne tableau, après quoi il referma la fenêtre, prit un mince paquet et descendit.

Ses pieds s'enfoncèrent dans la neige tandis que les épaisses flocons, recommençant à tomber, formaient devant lui un rideau aveuglant. Il hâta le pas et atteignit le but de sa course, un grand magasin d'images où des le s'il il entendit cet ordre :

— Secouez vos chaussures en dehors, monsieur !

Il obéit et, débarrassé de la neige qui entourait ses semelles, tendit son paquet à la dame qui lui avait parlé. Elle l'ouvrit, examina dédaigneusement les dessins emblématiques qu'il renfermait et posa cinq francs sur le comptoir en disant :

— Voici le prix convenu, monsieur !

Il n'est impossible de vous confier d'autres travaux, nous avons nos dessinateurs habituels. Mille regrets !

Georges comprit qu'on n'était pas satisfait de son ouvrage. Il avait cependant beaucoup de goût pour le dessin, mais il lui manquait ce quelque chose qui est le secret du métier et que l'expérience seule peut apprendre.

Sa dernière ressource lui échappait. Tant de déceptions l'avaient atteint qu'il se sentait à bout de courage ; son regard prit une étrange expression de dureté et sa bouche se contracta en un rictus amer. Comme il rentrait, Edith vint au-devant de lui et lui dit à voix basse :

— Le docteur a envoyé son mémoire.

— Ah ! dit Georges, le moment est bien choisi !

— Non, sans doute ! fit tristement la petite fille. Il ne reste trente sous.

— Tiens, dit-il en lui remettant la pièce qu'il avait gardée dans sa main, voilà un accroissement de richesses.

— Tant mieux ! reprit Edith. Je me demandais comment nous allions faire car il n'y a plus ni coke, ni pain, ni bouillon pour maman. Je ne sais comment cela s'est produit, les trente-cinq francs de Philomène ont été dépensés si vite ! Il me semble pourtant avoir été bien économe.

— Ma pauvre petite, murmura-t-il en passant une main caressante sur la soyeuse chevelure de sa sœur ; je ne suis pas étonné, moi ! Tu t'es montrée une excellente ménagère, mais tu ne peux pas faire que trente-cinq francs soient un Pactole. Où est la note du docteur ?

— La voici. Par bonheur, papa et maman ne savent rien ; c'est Madeleine qui a reçu le papier et je lui ai recommandé la discrétion.

— Tu as bien fait.

— Il dépla la note et ne vit que le total : soixante francs.

— C'est au mieux ! dit-il. Après tout, autant vaut aujourd'hui que demain. Il fit le tour du salon presque entièrement démeublé. Que pourrait-on vendre encore ? Le chiffonnier ? c'était un meuble de famille, de précieux souvenirs s'y rattachaient. Les fauteuils ? Ils étaient d'un pur Louis XV, mais tellement fanés qu'ils seraient estimés fort au-dessous de leur valeur.

— Bah ! fit-il avec un sourire farouche, il faut bien laisser cela pour le prêt-à-porter ! Le huit avril, dans un mois, nous serons sur le pavé... si nous ne sommes pas morts de faim.

(A continuer)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

LE DR FR.-X. KRAUS

(SUITE)

III

Il y a quelques semaines, à l'occasion de l'histoire des princes de Condé, je disais qu'il fallait être prince pour pouvoir consacrer à un livre tant de peines, de temps et de soins, pour lui donner si riches sommaires, si larges appendices, si merveilleuses tables. Je me trompais, car voici un simple professeur, un pauvre prêtre, dont l'ouvrage remplit les mêmes conditions. A la fin de chaque volume, il y a trois tables :

1. Une Table chronologique, donnant avec les dates, sur trois colonnes, la liste synoptique des souverains Pontifes, des empereurs de Rome et de Byzance, des rois de France et des empereurs d'Allemagne.

2. Un Sommaire chronologique, divisé par siècle, et renfermant, toujours avec la date exacte, l'indication, le rappel des principaux faits intéressants l'histoire de l'Eglise.

3. Une Table bibliographique. « Il est un point, dit le docteur Kraus dans sa préface, sur lequel je ne suis plus étendu que les auteurs qui m'ont précédé : c'est l'initiation des lecteurs à l'étude des sources mêmes de l'histoire ecclésiastique. Personne ne saurait être plus que moi ennemi du jargon in verbo magister : la science ne commence qu'au moment où l'élève se rend compte de l'origine et du fondement de son savoir, où il se met en état d'en juger la justesse et la légitimité. Il était donc indispensable de faire un choix discret des sources avec lesquelles le lecteur doit se familiariser ; il faut accoutumer l'esprit de l'étudiant à les choisir et à s'en servir. »

L'auteur n'a rien négligé pour atteindre ce but. Dans les *Preliminaires*, il s'attache d'abord à faire connaître les sources de l'histoire ecclésiastique, sources écrites : sources monumentales, telles que inscriptions, monnaies, objets d'art ; sources orales, traditions, légendes.

Il est des sciences auxiliaires de l'histoire ecclésiastique, qui permettent de remonter utilement aux sources. En voici la liste d'après le docteur Kraus :

1. La diplomatique ou paléographie, qui détermine les caractères des monuments écrits, manuscrits, chartes ou diplômes.

2. La sigillographie ou science des sceaux et des cachets.

3. L'épigraphie ou science des inscriptions.

4. La numismatique ou science des monnaies.

5. La chronologie.

6. La géographie et la statistique.

7. Enfin, dans l'acception restreinte du mot, la philosophie religieuse, qui nous donne le sens exact des écrits et des monuments, dont les sciences pré-nommées ont établi d'abord l'authenticité.

Sur chacune de ces sciences auxiliaires, le docteur Kraus indique les travaux à consulter. Il ne s'en tient pas là. Après avoir résumé les phases successives, les diverses époques de l'histoire ecclésiastique, des travaux auxquels elle a donné lieu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il donne de ces travaux dans ce même chapitre préliminaire, non une bibliographie sèche et sommaire, mais une bibliographie étendue, méthodique, parfaitement distribuée. C'est de la bibliographie animée, vivante, instructive, j'allais dire amusante.

Plus tard, dans son troisième volume, il aura deux chapitres intitulés, l'un : *Coup d'œil sur la littérature théologique de l'Eglise catholique* ; l'autre : *Coup d'œil sur la littérature théologique protestante*. Dans le premier qui n'a pas moins de vingt pages, il signale, en les classant par ordre de matières, les principaux ouvrages publiés sur des sujets philosophiques et religieux, dans toute la catholicité, depuis le commencement du XIXe siècle. De même, dans le second de ces deux chapitres, pour les ouvrages protestants.

D'autres se seraient contentés d'avoir fourni ces larges et copieuses indications. Mais le savant professeur de Fribourg est de ceux qui croient n'avoir rien fait tant qu'il leur reste quelque chose à faire. Au cours de ces trois volumes, estimant que les sources, les documents originaux, les actes et les pièces authentiques, sont le tout de l'histoire, qui ne saurait faire un pas sans leur appui, il s'y réfère en outre, cette fois avec plus de détails, dans chacune de ses chapitres, il n'avance rien sans produire aussitôt des autorités. Aussi bien, sa méthode est tout entière dans un mot : la sincérité.

Est-ce tout ? pas encore. Il a cru nécessaire, avec raison sur les principaux points, au fur et à mesure qu'il en traite dans son livre de présenter, en dehors des sources mêmes de l'histoire ecclésiastique, un aperçu des meilleurs travaux modernes sur ces sources. Seulement, ces travaux sont tellement nombreux que, pour alléger sa marche, l'auteur a pris le parti de rejeter ces écrits de seconde main à la fin de chaque volume. De là trois Tables bibliographiques qui, réunies, formeraient presque, à elles seules, un ouvrage.

Ici encore le docteur Kraus ne se de.

part pas de sa méthode. Ces tables ne forment pas un bloc, un entassement de matériaux. Les ouvrages cités sont rangés par ordre de sujets, sous une rubrique particulière, selon l'événement ou le personnage auxquels ils se rapportent. A côté de chacun de ces ouvrages se trouve une double mention, celle de la ville où il a paru et de l'année où il a été publié.

Je sais pour ma part, peu de livres qui, au même degré que celui-là, laissent cette impression, qu'il était difficile de faire plus et de faire mieux.

IV

Dans un travail aussi considérable, il n'est pas possible qu'il ne se glisse quelques petites inexactitudes, ici une omission, là une petite erreur de date. Je tiens à en signaler quelques-unes, parce qu'il sera très facile de les corriger dans les nouvelles éditions qu'un livre de cette valeur ne saurait manquer d'avoir.

Dans l'article bibliographique sur Pascal (t. III, p. 529), je ne vois pas figurer quelques ouvrages précieux, que je tiens pour indispensables à qui voudrait étudier de près l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Ce sont les suivants : *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*, par l'abbé Urbain Maynard, deux volumes in-8o. — *Les Provinciales*, publiées par la dernière édition revue par Pascal, avec les variantes des éditions précédentes, et les *réfutations*, par l'abbé Maynard, deux volumes in-8o. — *Etudes sur Pascal*, par Alexandre Vinet, un volume in-8o. — *Histoire de Port Royal*, par Hermann Reuchlin, deux volumes in-8o (Stuttgart, 1839 et 1844).

Dans le troisième volume, je relève quelques erreurs de date, bien légères, on va le voir ; mais, en pareille matière, l'importance que l'auteur s'est imposée, l'importance que l'exactitude soit absolue. Le décret de la Convention reconnaissant l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme est du 7 mai 1794 (18 floréal an II) et non du 8 mai.

L'exécution de Robespierre et de ses complices est du 28 juillet 1794 (10 thermidor an II) et non du 27 juillet. La convention tint sa dernière séance, non le 27 octobre 1795, mais le 26 octobre (il brumaire an IV).

Le sénatus-consulte qui déféra au premier consul le titre d'empereur et établit dans sa famille l'hérédité de la dignité impériale, n'est pas du 8 mai 1804, mais du 18 mai (28 floréal an XII).

Je lis, page 568 : « En 1803, l'abbé de la Motte publia le *Génie du christianisme* ». — Le *Génie du christianisme* fut mis en vente le 14 avril 1802 (24 germinal an X), chez Migneret, rue du Sépulchre, faubourg Saint-Germain, No 28, et chez Lesclapart, rue des Petits-Saints, No 42. Trois jours après, on lisait dans le *Journal des Débats* du samedi 27 germinal an X : « Demain, le fameux bapteme de Notre-Dame retentira enfin, après dix ans de silence, pour annoncer la fête de Pâques. »

Page 323 : « Le 11 avril 1814, dans ce même château de Fontainebleau, témoin de la séquestration et des souffrances de Pie VII, Napoléon avait été relégué à signer sa propre abdication. » Le 11 avril il y avait déjà cinq jours que l'empereur avait signé son abdication. La date du 11 avril 1814 est d'ailleurs une date importante dans sa vie, et peu s'en faut qu'elle ne devienne une des plus célèbres de l'histoire. Ce jour-là en effet, Napoléon, ne pouvant supporter l'humiliation de sa chute, tenta de se suicider. En Russie, après la soudaine irruption de Cosaques qui avait mis sa personne en péril, il avait demandé au docteur Yvan une forte dose d'opium, qu'il avait, jusqu'à la fin de la campagne, portée sur lui dans un cachet. Rentré en France, il n'avait pas voulu la détruire et l'avait déposée dans son nécessaire de voyage. Dans la nuit du 11 avril 1814, il tira de son nécessaire la redoutable potion, la délaya dans un peu d'eau, l'avala, puis se laissa retomber dans le lit où il croyait s'endormir pour jamais. Une crise de vomissements le sauva (5).

Une dernière rectification.

Page 569 : « Année 1830. Fondation du journal *l'Avenir* et de la société de Saint-Vincent de Paul ». Bien pour *l'Avenir*, dont le prospectus parut le 20 août, et le premier numéro le 16 octobre 1830. Mais la fondation de la société de Saint-Vincent de Paul appartient à l'année 1832. Voici ce que disait Frédéric Ozanam, dans le discours qu'il prononça devant les membres de la conférence, à Florence, le 30 janvier 1853 :

« J'ai besoin de vous dire que ce n'est point par mon mérite personnel que je suis devenu vice-président du conseil général de Paris, mais uniquement à cause de mon incapacité. Vous voyez, en effet, devant vous un des huit étudiants qui, il y a vingt ans, en mai 1883 se réunirent pour la première fois, sous la protection de saint Vincent de Paul, dans la capitale de la France, l'association peu nombreuse d'amis intimes que nous avions rêvé de voir dans les desseins de Dieu le noyau d'une immense famille de frères, qui de... »

(4) *Journal des Débats*, 14 et 22 germinal an X.(5) *Thiers*, Tome XVIII page 802.

vait se répandre sur une grande partie de l'Europe. Vous voyez que nous ne pouvons pas nous donner véritablement le titre de fondateur ; c'est bien qui a voulu et qui a fondé notre société ? (6).

Rien de moins grave, on le voit, que ces inexactitudes. Ce sont tout au plus des gains de poussière sur la façade d'un monument, taches imperceptibles qui n'en altèrent ni la solidité ni la grandeur. Je ne veux pas, d'ailleurs, avec un tel livre, finir sur ces petites chicanes. Déjà, lors de la publication du premier volume, le R. P. Ch. de Smédet signalait certaines parties comme particulièrement remarquables.

« Parmi les passages, écrivait-il, où se montrent surtout les qualités de la manière de M. Kraus—ici, nous n'avons que l'embaras du choix—nous signalerons dans l'introduction les pensées si justes, si simples et si profondes sur le développement du dogme catholique ; plus loin, l'histoire si difficile, et ici pourtant si nette, des controverses sur la doctrine de la grâce et des erreurs pélagiennes et semi-pélagiennes ; la page où l'auteur résume la tradition chrétienne du IVe et du Ve siècle sur la doctrine de la présence réelle et de la transsubstantiation et celle où il esquisse l'histoire du culte de la très sainte Vierge dans le premier âge de l'Eglise. Il y a là certes de quoi donner à réfléchir au lecteur protestant qui cherche de bonne foi la vérité. » (7).

Non moins nombreux sont les passages du deuxième volume qui mériteraient une mention spéciale. J'indiquerai notamment les pages sur l'action des Papes et la fondation des Etats de l'Eglise (8) ; le Tableau de la vie chrétienne de saint Grégoire VII jusqu'au Concordat de Worms (10) ; les Croisades (11) ; les Juifs au moyen âge, la science juive, le Juif errant (12) ; l'Inquisition (13) ; le Grand Schisme d'Occident et les conciles réformateurs de Pise, Constance, Bâle, etc. (14) ; la Mystique, les saints, maître Eckhart, Tauler, Henri Suso, etc. ; les Amis de Dieu, Thomas à Kempis et l'imitation (15) ; la fin du moyen âge (16).

Dans le troisième volume, toute la partie relative au protestantisme est traitée avec un soin infini et un talent remarquable (17). Il en est de même des chapitres sur les Eglises grecques orientales (18). Que d'autres passages seraient encore à signaler ! Le concile de Trente et la réforme catholique (19) ; la guerre de Trente ans et la paix de Westphalie (20) ; le jansénisme et le quétisme ; et, dans les chapitres sur le XIXe siècle, l'école du Vatican (21) ; le Kulturkampf allemand (22) ; l'Eglise catholique en dehors de l'Europe, les missions (23), etc. Ce troisième volume renferme, du reste, sur la situation actuelle de l'Eglise chez toutes les nations européennes et dans les pays hors d'Europe, les détails les plus intéressants. Dans ce tableau, car ici nous avons beaucoup plus qu'une esquisse, la France occupe, comme il convient, la première place. On lit à ce sujet, dans l'avertissement des traducteurs :

« Une exacte fidélité est la première loi du traducteur et la meilleure recommandation de son œuvre. Nous n'avons cru ni déroger à cette loi ni nous priver de cette recommandation en faisant, sur un seul point, quelques additions au texte original, toujours scrupuleusement respecté. C'est en Allemagne et pour l'Allemagne que M. le docteur Kraus a écrit son *Histoire de l'Eglise*. Il nous a semblé juste que cette édition française se dégageât un peu de la place mensurée à la France et retrouvât le rôle religieux de la France au sein de l'Eglise, avec son incessante et féconde activité dans le domaine des sciences sacrées et des arts. Nos additions, du reste, ont été soumises à l'auteur, qui les a faites siennes en les adoptant. » (24).

J'ai dit le mérite du livre. La traduction est d'une langue excellente, claire, nette, élégante. Elle a fait vraiment de l'œuvre du savant professeur de Fribourg une œuvre française. La reconnaissance de tous les amis de la religion et des lettres devra désormais associer au nom du docteur Kraus les noms de MM. les abbés P. Godet et C. Verschoff.

ROMOND BRÉ.

(6) Frédéric Ozanam, *Mélanges*, t. II, p. 41. — Voir dans la *Vie de Frédéric Ozanam*, par C. A. Ozanam, son frère, le chapitre IV, sur les *Origines de la société de saint Vincent de Paul*.

(7) *Revue catholique*, Louvain, loc. cit.

(8) Tome II, § 70.

(9) *Revue catholique*, loc. cit.

(10) § 71.

(11) § 70.

(12) § 99.

(13) § 102.

(14) § 108.

(15) § 121.

(16) § 127.

(17) §§ 131 à 141. — 159 à 160. — 172 à 174.

(18) Neuvième période, chapitre III.

(19) Dixième période, chapitre III.

(20) § 143.

(21) § 146.

(22) § 166.

(23) § 165.

(24) § 167.

(25) *Idem*, placé en tête du tome II.

LEGER BROUSSEAU, Editeur et administrateur.

EMILE ZOLA A LOURDES

La grosse nouvelle du jour est l'arrivée réelle d'Emile Zola à Lourdes, au milieu des pèlerins. D'heure en heure, le bruit en avait circulé d'une façon si persistante, qu'il n'était plus possible de douter. Le romancier était bien dans la cité de Marie. On en donnait la description, le costume gris, la couleur du chapeau qui était blanc. A ses côtés avait été vue une femme d'un certain âge, habillée de bleu pointillé, le cou entouré d'un fichu jaune.

Muni de ces renseignements, j'ai eu l'idée de lui demander une interview. L'époque est à ces sortes d'articles, et la présence de Zola à Lourdes méritait de devenir le thème d'un dialogue. Mais où le trouver, au milieu de cette foule de trente mille personnes ?

J'en étais là avec mon désir, cherchant de tous côtés à découvrir le romancier réaliste dans la ville du surnaturel, lorsque, passant sur la porte du bureau des constatations, j'ai aperçu l'un des fils du docteur Boissarie, l'auteur de *l'Histoire médicale de Lourdes*, qui se trouvait là :

— Avez-vous vu Zola ?

— Non, mais il est venu ici trois fois pour demander d'entrer au bureau.

— Et que lui a-t-on répondu ?

— Que la question serait tranchée demain.

— Et il n'est plus ici ?

— Je ne sais, peut-être...

Je continuai mon chemin du côté de l'Hôpital des Sept-Douleurs.

Là j'appris qu'il était remonté au haut de la vieille ville, où il dinait à l'*Hôtel des Pyrénées*. Et, sans plus de cérémonie, j'allai là dans l'intention de le trouver à l'heure de son repas. Mais, soit lenteur de ma part, soit précipitation de la sienne, Emile Zola était déjà ressorti en compagnie d'un prêtre venu pour le chercher. Ils étaient partis ensemble du côté de l'hôpital que je venais de quitter et là, sur le parcoure de la férie, merveilleuse qui s'appelle la procession aux flambeaux.

A dix heures, Zola, fatigué, remontait à son logement. Il était épuisé d'émotions humaines, c'est le mot dont il s'est servi.

— Monsieur Zola ?

— C'est moi.

— Je suis journaliste et j'ai une petite commission pour vous.

— De quel journal ?

— Je suis le correspondant de l'*Univers*.

— Ah ! l'*Univers* ! Dernièrement François Veillot m'a consacré un article très intéressant. Il a du talent, ce garçon-là. Et quelle est votre commission ?

— Ma commission est de vous dire que demain vous déposiez votre carte chez les Pères de Lourdes et chez le P. Picard. Puisque vous désirez entrer au bureau des constatations, puisque vous avez frappé à la porte, on vous ouvrira. Lourdes est le lieu qui traduit le mieux l'Evangile sur la terre.

— Très bien, je vous remercie.

— Et comment êtes-vous venu à Lourdes ? Avez-vous la quelque ouvrage qui vous y a conduit ?

— J'ai acheté le volume de Henri Lasserre, qui est sur ma table. Déjà l'année dernière ma résolution était prise. Me trouvant à Caunteros avec une femme, l'idée m'est venue de passer par Lourdes pour regagner Paris. Là, j'ai vu un groupe de pèlerins de la Vendée et de la Bretagne, et, ma foi, j'ai été très saisi par ce spectacle. J'ai vu les grands mouvements, les grands courants, les grandes passions qui soulevaient l'humanité. Et en voyant ce qui se passait ici, je me suis dit : Mais voilà un monde nouveau qui est digne au plus haut point d'être examiné. J'y viendrai faire de nouvelles études. Henri Lasserre est-il ici ?

— Oui

Dernière Edition

SIR JOHN ABBOTT

Dans une entrevue avec un reporter de la Gazette de Montréal, Sir John Abbott, le premier ministre du Canada, a déclaré qu'il est incapable de se livrer à aucun travail ou effort d'esprit, et qu'une conversation un peu sérieuse de dix minutes seulement le fatiguait et l'affaiblissait. Sir John est, à part cela, assez robuste et son voyage dans le golfe l'a reposé physiquement, mais ne lui a pas rendu sa vigueur mentale.

Fanatisme à outrance

Le fanatisme du Mail va toujours augmentant. Voilà que ce journal se prononce énergiquement contre toute démonstration faite au nom du parti libéral pour célébrer le retour de M. Blake, parce, en combattant pour le home rule, l'ancien chef de l'opposition a combattu pour les catholiques irlandais. Si chaque journal se mettait à pousser le fanatisme aussi loin que le Mail on en verrait de belles avant longtemps.

Le devoir du moment

UNE QUARANTAINE DE VINGT JOURS

Les conclusions des médecins américains

A leur retour de la Grosse-Ile, hier soir, les médecins américains se sont réunis à l'hôtel St-Louis pour formuler les conclusions de leur visite.

Voici ces conclusions :

« La commission des médecins nommée par le bureau sanitaire international pour la côte atlantique, après avoir résumé leurs observations sur les conditions de la Quarantaine de la Grosse-Ile, considère que l'équipement de la station sanitaire telle qu'elle est aujourd'hui est complètement incapable de protéger le territoire contre l'importation du choléra ou d'aucune autre maladie contagieuse.

Les principaux défauts de cette station sanitaire sont :

1. Pas de quoi suffisant pour le débarquement prompt et rapide des passagers et de leurs effets, ou pouvant permettre aux bâtiments de venir s'y faire désinfecter.

2. Pas d'appareils de désinfection convenable pour le bagage, le chargement ou la cargaison du navire.

3. Pas d'accommodation suffisante pour la détention des voyageurs suspects ; pas d'approvisionnement d'eau salubre et suffisante pour le lavage, les bains ou tout autre besoin.

4. Pas d'accommodation suffisante pour la détention des voyageurs suspects ; pas d'approvisionnement d'eau salubre et suffisante pour le lavage, les bains ou tout autre besoin.

5. Vu l'état défectueux de cette station sanitaire, la commission considère que l'exclusion totale des émigrants et de leurs effets, ou des vaisseaux venant des ports suspects ne peut fournir une protection efficace contre l'introduction du choléra ou d'autres maladies contagieuses par le port de Québec.

6. La commission apprécie hautement les efforts faits dans le passé par le Dr Montizambert, surintendant de la Quarantaine pour empêcher la piteuse ou d'autres maladies contagieuses d'entrer dans le pays, et cela avec des moyens aussi imparfaits à sa disposition.

C'est une condamnation en bloc de notre quarantaine. Nous croyons que c'est pousser l'exagération un peu loin.

Il n'y a pas aujourd'hui d'appareil moderne de désinfection, mais le Dr Montizambert a dit à tout le monde qu'il y en avait un dans la chambre des bains, et en effet, c'est là qu'il y en avait un.

Quand à la nécessité d'exclure les vaisseaux transportant des émigrants, nous en sommes. Le gouvernement américain vient de prendre cette mesure de précaution, — preuve qu'il ne se fie point à sa quarantaine de New-York — et c'est pour le gouvernement fédéral aussi le devoir du moment. Il est impossible de construire immédiatement un quai et d'avoir tout d'un coup tous les autres appareils nécessaires, alors, il n'y a pas à balancer. C'est de prendre un moyen radical peut-être, mais enfin le seul efficace dans les circonstances.

Tout cela, cependant, ne devra pas exempter le gouvernement de prendre tous les moyens pour mettre la quarantaine sur un pied efficace et prête à toutes les éventualités d'une épidémie.

De tout un peu

Plusieurs journaux de Montréal, et autres le Monde et le Star font une guerre acharnée aux chars électriques, système Trolley. Chacun de leurs numéros contient une foule de détails sur les dangers de ce système pour la vie des citoyens. Leur idéal serait le système accumuleur, qui, paraît-il, fonctionne bien dans plusieurs villes des États-Unis.

On a procédé récemment à l'adjudication du palais de Biarritz, autrefois dénommé « Villa Eugénie ».

Cette demeure splendide, qui était restée jusqu'à présent la propriété de l'impératrice Eugénie, comprend un superbe palais de style Louis XIV, construit en pierre avec fond en brique et faisant face à la mer.

Le palais est composé de deux corps de bâtiments, très importants tous les deux.

Le palais est environné d'un parc superbe, situé dans une position merveilleuse. Le tout occupe une surface de vingt-cinq mille mètres environ.

La mise à prix était de 400,000 francs. Les acquéreurs étaient peu nombreux, car palais et parc ont été adjugés 400,000 francs.

C'est, paraît-il, une grande banque parisienne qui a fait cette acquisition.

LE CHOLERA

LES PRECAUTIONS PRISES

Vingt jours de quarantaine

Montréal, 3.—Le maire a reçu la note suivante du ministre de l'Agriculture.

Ottawa, 1er septembre.

Monsieur,

Le ministre de l'Agriculture désire vous informer que le surintendant médical à la Grosse-Ile et ses assistants agrissent en vertu de règlements impératifs.

Il a écrit à la fin de cette semaine les appareils à désinfecter les plus modernes pour empêcher le passage du choléra devant la Quarantaine. Québec n'est qu'à une distance de trois heures de la Grosse-Ile et Montréal une journée de plus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'avoir une nouvelle inspection de quarantaine de la Puissance, après qu'un navire a subi l'inspection du Dr Montizambert. La responsabilité des autorités serait affaiblie après avoir été divisée, comme l'a montré l'expérience du département, pendant les dernières années.

Des médecins de ports sous le contrôle du parlement provincial seraient des auxiliaires importants pour le service de la quarantaine.

Signé,

J. LOWE,

Député ministre de l'Agriculture.

Un de nos confrères les plus considérables qui est à Québec en 1892 lorsque le choléra exerçait ses ravages les plus terribles, disait ce matin à un reporter de La Presse : « Si le choléra de 1832 a été une calamité pour Québec, en revanche il a débarrassé la vieille capitale de tous ses ivrognes en renom. Ceux-ci croyaient échapper aux atteintes du fleuve en se saturant d'alcool. Ce genre de préventif ne leur a guère réussi, et ils furent emportés dans les premières semaines de juin. Les journaux de médecine de Londres et de Paris s'accordent à proclamer l'abolition de l'usage immorale des spiritueux pendant la durée de l'épidémie.

Berlin, 2.—Les rapports du Bureau Impérial de santé, disent qu'il y avait mercredi à Hambourg, 496 cas de choléra et 181 décès, contrairement aux bulletins de la municipalité qui donnaient 139 cas et 45 décès.

Vienne, 2.—Il y avait hier trois cas de choléra à Hambourg, trois décès à Westberg, Hongrie, et un décès à Troppmann, Silésie Autrichienne.

Gravesend, 2.—Les victimes du steamer Gemma, qu'on a déposées ici et qui ont survécu à la maladie, sont presque complètement rétablies.

Les autres immigrants du Gemma ont été déclarés en bonne santé et ont la permission de se rendre à Londres.

Liverpool, 2.—Les officiers du comité de santé disent qu'en général les émigrés se portent admirablement bien, qu'il n'y a eu à Liverpool que les quelques cas mentionnés antérieurement et qu'ils ne craignent nullement les ravages de l'épidémie.

Madrid, 2.—Sur un chemin de fer, un français a eu une maladie suspecte hier. Le train a été envoyé dans un dépôt de cholériques.

New York, 2.—Les officiers de santé, fatigués des rudes travaux qu'ils ont effectués avant-hier, se sont reposés, hier. Ils n'attendent pas de nouveaux cas de choléra avant l'arrivée du vapeur Normannia, à Southampton avec 400 émigrants, dans deux ou trois jours.

Ce vapeur vient de Hambourg. Tous ses passagers ont laissé Hambourg plusieurs jours avant le commencement de l'épidémie et l'on craint qu'il y ait quelque cas à bord.

Le col. Webber disait hier matin que le choléra fera indubitablement son apparition en cette ville.

Saint-Martin, 2.—Seize immigrants, venant sur le Pacifique, ont été arrêtés hier après-midi, par les officiers de santé des États-Unis, et envoyés en quarantaine, avant que de traverser le pont sur le Michigan. Un de ces passagers venait de Hambourg, plusieurs de Russie et les autres des ports de la Scandinavie.

Ottawa, 3.—On apprend que le département de l'Agriculture a demandé au bureau de santé de Toronto l'appareil à vapeur désinfectant, construit pour l'usage des hôpitaux, afin de s'en servir à la Grosse-Ile. Cet appareil sera envoyé immédiatement à sa destination. Il pèse environ 12 tonnes.

Sarnia, Ont., 2.—La nouvelle annonce qu'un char du train-éclair de Buffalo avait été détenu ici parce qu'il y avait plusieurs cas de maladie à bord est fautive. Le char qui était rempli d'émigrants a été détenu parce qu'on voulait le désinfecter. Il n'y avait aucun cas de maladie à bord.

Le Havre, 2.—Cinquante nouveaux cas de choléra et quinze décès ont eu lieu aujourd'hui.

Quarantaine, Grosse-Ile, 2.—Le steamer Island, de la ligne Thyngvall, a passé devant la quarantaine sans être arrêté. Ses émigrants au nombre de 557 sont tous scandinaves et très propres.

Montréal, 2.—Le steamer Thorvald qui a passé à la quarantaine sans être arrêté, devra y retourner comme les autres.

Le capit. Pipon de la « Magicienne »

Le capitaine Pipon, commandant du vaisseau de guerre, la Magicienne, actuellement dans le port, est le neveu du capitaine Pipon, officier chargé autrefois de la construction du chemin de fer Intercolonial.

En juin, 1846, M. Gladstone, alors membre du ministère de sir Robert Peel et secrétaire des colonies, envoyait des instructions au capitaine Pipon et au lieutenant Henderson de lever des plans pour la construction d'un chemin de fer entre Halifax et Québec.

La même année, le capitaine Pipon se noyait dans la rivière Restigouche en essayant de vouloir sauver la vie d'un jeune homme employé à son service. Il y a une plaque de marbre érigée à la mémoire du capitaine Pipon dans l'église Ste-Anne, Frédérickton.

LES FRÉGATES ANGLAISES

Leurs officiers

Voici la liste des officiers des frégates anglaises qui sont arrivées hier, dans notre port :

« BLAKE »

Vice-amiral—John O. Hopkins' K. C. B.

Lieutenant—H. G. G. Sandeman.

Secrétaire—Wm. H. Rowe.

Commiss du secrétariat—A. R. Parker, F. G. Motton.

Capitaine—Wm. Des. V. Hamilton.

Commandant—Charles H. Bailey.

Lieutenants—J. C. A. Wilkinson, A. L. Duff, Francis Bowden Smith, H. H. Campbell, Hy. Thompson, B. H. R. Taylor.

Chief d'état-major—H. E. Wood.

Major de marine—Geo. Hebert.

Chaplain—Réd. H. S. Wood, M. A.

Chirurgien—R. S. P. Griffiths.

Paie maître—Fred. North.

Mécanicien—J. Y. Mayston.

Sous-lieutenant—J. R. L. H. Ward.

Médecins—Patrick B. Handyside, M. B. W. V. Maillark, M. B.

Asst-paie-maitres—J. E. Datham, G. W. Osmond, W. R. Ward.

Ingénieurs—A. H. Slade, F. H. Lister.

Asst-ingénieurs—J. F. A. Hastings, W. H. Wood, C. R. Hall, W. A. Dathan.

Canonnières—F. G. Blewett, Jno. Courtneil.

Contre-maitres—J. V. Luster, C. E. Collins, Fred. Maidment.

Charpentier—J. G. J. Guest.

Aspirants—H. F. P. Sinclair, C. P. Mansel, H. L. Wells, D. T. Brown, C. S. Townsend, Harold, G. Jackson, A. G. Hotham, F. R. M. White, Claude Seymour, S. F. Rowe, R. C. N. Gatheine, Hardy.

Cadets de marine—B. V. Brook, G. D. Jephson, H. F. Dawson, P. H. James, D. G. Thynne, L. Menzies, A. M. P. Phillips, A. J. M. Sarel, A. Brown.

Commiss—L. P. Vizard.

Asst-commiss—H. R. Russell, P. A. Malpas.

« MAGICIENNE »

Capitaine—J. P. Pipon.

Lieutenants—J. P. Montgomery, Fawcner, Bowles et Garrett.

Mécanicien—James Leighton.

Chirurgien—Todd.

Paie-maitres—Chas. A. R. F. Dunbar.

Mécanicien—Hamilton, J. Cowd.

Asst-mécanicien—Harry R. Bachelor.

Canonnières—Fred. G. Wilton et Harry Bennett.

Commiss—H. M. Burnaby.

« TARTAR »

On sait que ce vaisseau de guerre ne sera à Québec que vers la fin de la semaine prochaine.

Commandant—Henry L. Fleet.

Lieutenants—Ed. M. C. Key, Ed. H. Mowbray, F. C. U. V. Wentworth.

Paie-maitre—R. P. Hawkshaw.

Mécanicien—H. S. Rashbrook.

Chirurgien—Hamilton Meikle.

Asst-mécanicien—L. J. Stephens, Geo. H. Fryer.

Canonnier—W. J. C. Hooper.

Contre-maitre—Alex. H. Thomson.

Première communion à Marinette, Wis

Dimanche dernier, le 28 août, plusieurs enfants de cette belle paroisse canadienne avaient le bonheur de s'asseoir pour la première fois au banquet divin, qu'on bénit et à jamais mémorable, où tous sont heureux et pleins de joie, les parents comme les enfants ! Jour depuis longtemps désiré, dans lequel on ressent de bien douces émotions ! Jour où l'âme remplie d'une sainte allégresse, s'élève sans efforts vers le trône de Dieu et lui promet amour et fidélité !

C'est le grand jour, et tous, nous nous en souvenons avec un vif plaisir.

Le Rév. Père Caron, notre digne, infatigable et zélé pasteur, assisté de M. N. Trachy, ont tenu à enseigner tous ces beaux sentiments aux jeunes communicants de cette année, et il fallait voir l'ordre parfait, le profond respect et l'angélique piété avec lesquelles ceux-ci ont reçu la divine Hostie des mains de notre vénéré pasteur !

La religion a seule un cachet de véritable grandeur et des charmes qui lui sont propres.

Oh ! religion que tes joies sont douces ! que tes consolations sont suaves ! tu élèves l'âme au-dessus des égoïsmes et des misérables intérêts de cette terre, tu la conduits comme une tendre mère qui soutient les pas chancelants de son enfant dans les sentiers de la paix et du bonheur.

Merci, zélé et infatigable prêtre du Seigneur ! Que nous vous sommes redevables pour tous vos bons offices dont la valeur ne peut être rémunérée que par Celui qui possède toutes les richesses et tous les trésors.

Dans l'après-midi, à 2 1/2 hrs, il y eut réception du scapulaire, rénovation des vœux du baptême, vêpres et salut du Très-Saint Sacrement.

Ce fut encore la une de ces solennelles cérémonies qu'il ne faut jamais oublier, et les enfants qui y ont pris part s'en rappelleront toute leur vie.

Pendant la messe, mademoiselle Marie Louise Nadeau, directrice musicale, et mademoiselle Malvine se sont surpassées en chantant plusieurs cantiques appropriés à la circonstance, surtout en chantant un duo qui a été fort goûté de l'assistance.

Après la messe, notre populaire photographe, M. Delphis Bélanger, a pris les portraits des enfants de la première communion et de leurs parents.

UN TÉMOIN.

P. S. Les journaux français sont priés, bien cordialement, de reproduire.

Pour Boston et New-York

M. L. Brousseau, notre éditeur, part ce soir pour Boston et New-York, pour affaires.

LE PREMIER MINISTRE

L'état de sa santé

Sir John Abbott est actuellement à Ste-Anne de Bellevue.

Au cours d'une entrevue avec un journaliste, il s'est déclaré satisfait de l'état général de sa santé. Toutefois, tout travail intellectuel le fatigue même jusqu'à l'épuisement. La moindre conversation ou discussion le rend très faible.

Son récent voyage en bas du fleuve lui a fait beaucoup de bien. Cette excursion a été interrompue à l'adoucissement par la nouvelle de l'incendie des Métropolitain Mills dans lesquels sa famille avait de grands intérêts.

Il doit se rendre ces jours-ci à Ottawa.

L'honorable premier ministre ne se prononce sur aucune des questions politiques du jour, vu que sa maladie l'a empêché de vaquer à ses occupations ordinaires.

Faits Divers

Commission sur le régime des boissons

C'est dans la salle des Bills Privés au Palais Législatif, No 50, que siégera la commission sur le régime des boissons.

Réunion des médecins

Le Dr Catellier nous prie d'annoncer qu'il y aura ce soir, au bureau d'hygiène de cette ville, réunion des médecins de cette ville pour affaire importante.

Nominations

M. F. Boileau, instituteur de la cité de Montréal, a été nommé registraire des départements des Travaux Publics en remplacement de M. A. G. Bourbonnais.

Violoniste hongrois

L'un des plus célèbres artistes contemporains, si ce n'est le plus célèbre, le violoniste hongrois Edouard Réményi, doit donner en Amérique, durant la saison prochaine, une série de concerts, au cours de laquelle il sera accompagné par Mademoiselle Minnie D. Méthot, soprano, mademoiselle Florence Sage, une très élégante pianiste, et le baryton James W. Marshall, trois artistes dignes de figurer aux côtés du célèbre violoniste.

Avi de sociétés

Nouvelles sociétés.—J. Lemieux et Cie, bouchers, St-David ; Joseph Lemieux et Hubert Lemieux, associés.

Elzéar Bédard et Cie, Elz. Bédard, fermier, Jérémie Normand, commerçant et Jacques Bédard, fermier, tout de Charlesbourg, entrepreneurs d'aqueducs, associés.

Nouvelles religieuses

Les Quarante Heures auront lieu à St-Ambroise, le 4 ; à St-Sylvestre, le 6 ; à St-Férol, le 8 ; à St-Sauveur, le 10.

Nous voyons par l'annuaire du collège de Ste-Anne, que cette florissante maison a été fréquentée cette année par 228 élèves, dont 91 du cours classique et 137 du cours commercial.

Accident

Une petite fille de sept ans s'est fait couper les quatre doigts de la main droite par un planer, dans une boutique, à Bedford, en amassant des copeaux pour sa mère. On suppose qu'elle s'est appuyée la main sur le planer qui était en mouvement, et ramassait de l'autre main. Elle est sous les soins de l'habile docteur D. Harbet, et est en pleine voie de guérison.

Musique sur la Terrasse

Avec la bienveillante permission du lieutenant-colonel Montizambert et des officiers, la fanfare de la batterie B. jouera ce soir, si le temps le permet, le programme suivant :

1. Marche—Gare que je passe. Jomax

2. Ouverture—Haydée. Anber

3. La bénédiction des poignards. Meyerbeer

4. Xylophonesolo—Concert Polka. Wallis

5. Valse—Sultana. Bucalossi

6. Danse des paysans Russes. Ascher

7. Sélection—La petite mariée. Lecocq

Nouvelles de la Benue

Le Rév. M. Gosselin, curé de la paroisse de St-Joseph, est maintenant de retour de Québec, où il était allé pour assister à la retraite ecclésiastique.

—Le notaire Chapuron, autrefois de Québec, et frère du Rév. M. Chapuron, curé de Ste-Marie, doit fixer sa résidence à St-Georges. Il a loué, dit-on, la belle propriété de M. Georges Roy, du côté Ouest de la rivière.

—Lundi dernier, dans l'après-midi, un commencement d'incendie s'est déclaré chez M. Joseph Bourque, à Ste-Marie, le poêle chauffait fort, et le feu prit à une tablette qui est au-dessus, quand Mme Bourque s'en aperçut une partie de la cloison était en feu. Elle sortit à la porte et M. Larue qui passait entra et éteignit le feu avec quelques seaux d'eau. Les dommages sont peu considérables.

En vente à la Librairie Montmorency-Laval

Nous venons de recevoir de Paris un certain nombre d'exemplaires de Ma Cure d'Eau ou Hygiène et indication pour la guérison des maladies et la conservation de la santé.—Prix : \$1.00.

PRUNEAU et KIROUAC

28 rue de la Fabrique.

DECEES

BOILEAU.—En cette ville, le 2 de courant, à l'âge de 35 ans, M. F. X. Boileau, registraire du Département des Travaux Publics.

Ses funérailles auront lieu lundi matin, le convoi funèbre partira à 8 1/2 hrs, du No 9, rue d'Artigny, pour se rendre à l'église St-Jean-Baptiste et de là au cimetière Belmont.

Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.

THS G. ROULEAU, Ptre.

Québec, 26 août 1892.—80.

ECOLE NORMALE LAVAL

LA REENTREE DES ÉLÈVES INSTITUTEURS aura lieu LUNDI, le 5 SEPTEMBRE prochain, à 5 hrs P. M., et l'ouverture de l'école annexe, le lendemain, à 9 hrs A. M.

LA REENTREE DES ÉLÈVES INSTITUTEURS sera annoncée plus tard.

THS G. ROULEAU, Ptre.

Québec, 26 août 1892.—80.

Salle Allaire.

OUVERTURE

l'Ecole de Musique.

Legons de chant par Mme LYNCH.

« piano » M. GEORGE HÉBERT.

« violon » M. DELLE C. HOGAN.

« orgue » M. GEORGE HÉBERT.

« de Banjo Guitare, »

Mandoline et tout M. LYONKAIS.

instrument à corde

ACCORD ET RÉPARATION DE PIANO

M. A. H. GENGE.